

Le Canard Enchaîné

JOURNAL HUMORISTIQUE
Paraissant tous les Mercredis

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
142, Rue Montmartre - PARIS



ABONNEMENTS :
France, UN AN : 5 fr. SIX MOIS : 2 fr. 50
Etranger - 7 fr. - 4 fr.

LA Blanchisseuse impuissante

La Censure m'a complètement blanchi mon dernier article qui devait paraître ici-même, la semaine dernière. C'est ridicule, car il était parfaitement inoffensif, et parlait d'un pays imaginaire. Enfin, je me suis incliné, car il faut toujours céder aux gens, lorsqu'ils sont plus forts que vous.

Mais, hier, pour ne pas être pris au dépourvu, je suis allé à la Censure, en demandant à M. le Censeur la permission de lui lire mon article préparé pour le *Canard* :

— C'est une histoire toute chaste, toute blanche... lui dis-je.

— Bon, Monsieur. Je vous écoute...

Avec un léger tremblement, je lus donc l'histoire que voici, spécialement composée pour la Censure :

LE BAL BLANC

Il y avait une fois... une mariée tout de blanc vêtue, avec de la fleur d'orange. Elle était pâle d'émotion, et, d'ailleurs, on ne voyait pas son visage, caché sous un voile.

Arriva le député Alexandre Blanc. Ce jour-là, contrairement à son habitude, il avait les foies de cette couleur.

— Il fait soir, déclara-t-il.

Et il fit venir un demi de blanc.

La jeune mariée tira de sa poche une pastille de menthe qu'on eût pu prendre pour un pain à cacheter. Et la petite communiante qui l'accompagnait déclara : « Merci, je sors d'en prendre... » Elle se baissa et cueillit un lys.

Le vieux militaire, blanchi sous le harnois, qui se tenait tout près, buvait tranquillement un verre de lait. Puis, au hasard, et de but en blanc, il tira un domino :

— Blanc partout ! cria-t-il joyeusement.

Alexandre Blanc lui montra celui de son côté en fredonnant le grand air de la *Du-mine Blanche*.

A ce moment, la neige se mit à tomber.

Le Censeur m'interrompt :

— Je crois que vous vous f... de moi ?

— Mais non, Monsieur le Censeur, mais non...

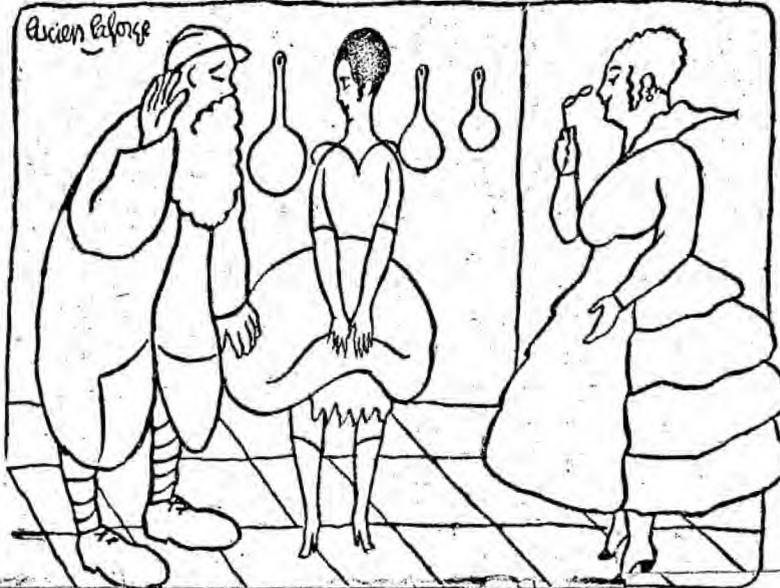
Je vis qu'il était blanc de colère. Il se leva pour me congédier et déclara :

— J'en ai assez d'entendre vos sottises. Votre histoire est idiote, et je ne veux pas en entendre la suite. Si vous avez le toupet d'en publier une ligne de plus, j'y mettrai des blancs... Vous entendez, j'y mettrai des blancs...

Des blancs dans cette histoire ! Ah ! Ce serait raide !... comme s'il n'y en avait pas assez ! Plutôt que de m'exposer à cette humiliation, j'ai préféré m'arrêter là. De sorte que le Censeur en fut pour sa menace, et que si mon histoire n'est pas finie, du moins, la Censure n'a pas pu y mettre des blancs. Et elle a bien fait, parce que si elle en avait mis, on ne les verrait pas !...

PH. BERTHELIER.

LA BARBE !



— Comment, Mélanie, c'est encore votre mari qui revient du front ? Mais, hier, il était complètement rasé !

LA MORALE DE L'AFFAIRE

On sait que Mme de Thèbes est un type dans le genre de Mlle Goussard : elle répond en vers aux questions qu'on lui pose. Et la consultation se paie à tant par vers. Pour un sonnet sans défaut, qui vaut, seul, un long poème, ça coûte les yeux de la tête — mais on peut avoir un distique dans les prix doux.

L'autre jour, un de nos amis, poilu de l'armée d'Orient, s'en alla consulter l'aimable devineresse. Il n'avait que douze sous en poche, ce qui n'est pas bezet.

— Allons, allons, lui dit Mme de Thèbes, je veux bien vous dire quelque chose... parce que c'est vous... mais, deux vers seulement... rien que deux vers.

— Deux vers, deux vers et demi, trois vers ?

— Va pour trois, mais vous mettez cinq sous de plus.

— Tope. Alors, voilà, madame. Vous savez tout ce qu'on a dit de nous ? Tous les potins, toutes les intrigues. Nous avons un général épatant, on voulait le...

— Taisez-vous ! dit madame de Thèbes. Des oreilles ennemies nous écoutent. Je vois ce que vous voulez. Voici ma réponse...

Elle prit un air inspiré, se mit le doigt dans l'œil, et prononça :

Que peut-on faire à Salonique ?
Mais le mot lui-même l'indique :
Il faut faire aux salauds la nique.

Notre poilu, qui s'y connaît, nous déclara simplement, en sortant :

— Je crois qu'elle a raison, la vieille. Nous aussi.

LA CRISE GRECQUE

... Athènes, 24 septembre. — Il se confirme que M. Kallitifaïre-Dancelgaleros va remettre sa démission au roi Constantin. Il sera suivi dans sa retraite par les autres membres du cabinet.

Il sera remplacé par M. Calagueraubados.

UN POINT D'HISTOIRE

Amsterdam, 25 septembre. — Malgré les efforts de l'Agence Wolf, on raconte sous le manteau une histoire qui sera prochainement inventée par le *Cri de Paris* et qui en dit long sur les tiraillements diplomatiques dont la cour d'Athènes est le théâtre.

C'était en 1914, quelques semaines avant la déclaration de guerre de l'Autriche.

Guillaume II se trouvait à la cour du roi de Grèce, son beau-frère, et il avait, pour faire honneur à son hôte, revêtu un brillant uniforme militaire grec avec fustanelle entravée dernier cri.

Il arriva qu'à la réception qui suivit le dîner, le roi, qui pensait à autre chose et qui croyait avoir son épouse à côté de



lui, annonça aux diplomates : Ma femme !

Il y eut naturellement un malaise qui s'aggrava du fait que Constantin voulut l'atténuer. Car, s'adressant à Guillaume II, il lui demanda : Et ta sœur ?

Cette fois, ce fut le scandale et Guillaume II partit furieux

NOS GRANDS STRATÈGES

LE

Lieutenant-Colonel X...

S'il est un chef qui, depuis le début de la guerre, a acquis une juste popularité par les ressources de sa science tactique, l'abondance de ses aperçus stratégiques et sa volonté de tenir à tout prix (on parle de 5.000 francs par mois), c'est bien le lieutenant-colonel X...

Si vous entrez chez un coiffeur (les coiffeurs, très compétents en matière de poil civil, aiment à raser leurs clients suivant le mode stratégique), vous êtes sûr que votre friction ou votre shampooing sera agrémenté de citations du colonel X...

— Oui, Monsieur, vous direz ce que vous voudrez, mais comme l'écrivait ce matin le lieutenant-colonel X : *l'essentiel pour gagner une bataille, c'est d'être le plus fort.*

— Je ne dis pas le contraire, mais les Russes...

— Vous ne parlez pas de la bataille de Verdun ?

— Non, monsieur, non... Ne parlez pas de Verdun, car le lieutenant-colonel X a écrit : *La véritable formule de la guerre, c'est de remporter le maximum de résultats avec le minimum de pertes.*

Hâtons-nous de le dire : comme homme et comme chef, le lieutenant-colonel X a bien mérité le renom dont il jouit parmi les coiffeurs et les garçons coiffeurs.

Son abord est sympathique et distingué : il offre l'apparence d'un adjudant Flick qui, par suite d'événements imprévus, serait devenu histro.

Son enorme nuque, engoncée dans des épaules de démanègeur, supporte une tête impressionnante, d'où le poil jaillit par tous les orifices. Vu de dos et en mouvement, il a l'aspect et la démarche d'un ours en jaquette, qui serait officier de la Légion d'honneur. Vu de face, il inspire une légitime terreur aux rédacteurs de journaux où il opère, et qui ne peuvent se défendre de cette impression nerveuse, irrésistible, souvenir des plus mauvais jours de caserne en temps de paix :

— Il va me f... quatre jours.

Chaque jour, depuis le commencement de la guerre, il a publié au moins trois de ces articles substantiels, abondants en truismes comme en vérités premières, et qui font la joie des petits pâtisseries et des humoristes.

Il a trouvé d'heureuses images qui ne sauraient être trop répétées.

Lors de la bataille de la Marne, il a annoncé à ses lecteurs que nous assistions au dernier sursaut de la bête féroce expirante, voulant ainsi faire entendre que l'Allemagne était à bout d'hommes, de vivres et de munitions.

Lors de la bataille de l'Yser, il a encore dit que c'était le dernier sursaut de la bête féroce expirante.

Et, aujourd'hui, cependant que se déroule la bataille de la Somme, le lieutenant-colonel X se tue à nous répéter que c'est le dernier sursaut, affirmation encourageante, et qui le dispense de chercher des précisions dangereuses sur le

village de Combles ou la ville de Péronne.

Car la géographie est pleine d'embûches pour notre éminent écrivain militaire.

En janvier 1915, il avait situé Mariampol quelque part en Asie-Mineure ou dans l'Afrique Equatoriale, ce qui lui amena de nombreuses protestations de lecteurs assidus. Il expliqua que cette erreur volontaire avait un but stratégique, qui était de semer la confusion dans l'esprit et les plans du maréchal Hindenburg, car vous pensez bien que le maréchal Hindenburg, ayant lu l'article du colonel X, n'aura pas manqué d'expédier un corps d'armée en Asie-Mineure, pour investir une ville qui ne s'y trouve pas.

Cependant, depuis cet incident, notre grand stratège national reste dans une imprécision prudente...

Nul mieux que le lieutenant-colonel X ne sait, en quelques lignes, définir une situation militaire.

Exemple :

Partout où nos amis les Russes n'ont pas avancé, partout où des nécessités stratégiques ne les ont pas contraints à un recul momentané, ils ont maintenu leurs positions.

Ce qui revient à dire que, là où les Russes n'ont pas avancé ni reculé, ils sont restés sur place.

Nul mieux que le lieutenant-colonel X ne sait modifier ses plans avec le plus audacieux sang-froid et opérer un heureux changement de front, lorsque la situation devient difficile.

Par exemple, ayant écrit ceci : *Il est certain que les Allemands vont attaquer sur l'aile droite...*, il arrive généralement que les Allemands, pour faire échec aux prévisions du lieutenant-colonel X, attaquent sur l'aile gauche. Alors, le lendemain, le lieutenant-colonel X commence ainsi son article, avec sérénité : *Comme je l'avais prévu hier, les Allemands ont attaqué sur l'aile gauche.* Et ça n'est pas plus malin que ça...

Le lieutenant-colonel X juge ses pairs avec une bonhomie charmante.

Parlez-lui de n'importe quel officier général ou supérieur ; invariablement, il vous répondra : *C'est un vieux...* Et je le connais ; il est de ma promotion.

Nos lecteurs vont d'ailleurs avoir le plaisir de lire la série des articles du lieutenant-colonel X. Il est question de les publier en volume, après les avoir traduits en français.

Capitaine HURLURET.

P.-S. — Nous avons apprécié le lieutenant-colonel X uniquement d'après ses écrits. Mais on ferait d'admirables colliers avec les perles qu'il égrène lorsqu'il dîne en ville. Le lieutenant-colonel X dîne beaucoup. Il y a des officiers de salon, des officiers d'antichambre : le lieutenant-colonel X, lui, est surtout un officier de salle à manger.

LA MARE AUX CANARDS



LES PROFITEURS!

Ce propriétaire d'une maison de confidences sise dans une ville de garnison de Seine-et-Oise ne possédait avant la guerre qu'une douzaine de pensionnaires. Maintenant, il en a vingt-cinq et il a monté, dans un autre quartier de la ville... une succursale.

Que la guerre dure encore trois ans et M. Philibert pourra acheter le château de Chambord.

LES JOIES DE LA CELEBRITE

On distribue aux terrassés des cafés le petit prospectus suivant, dont je vous prie de savourer le post-scriptum :

Le plus grand événement du jour vient d'être découvert par un ouvrier en bâtiment (sic). Il s'agit de la guérison radicale de cette horrible et sale maladie qu'on appelle les hémorroïdes. On paye après complète guérison. — N. ROTTENBERG, 8, rue Pierre-Picard.

N.-B. — Les produits porteront le nom de nos généraux qui ont sauvé l'humanité des barbares couronnés.

!!!!!!

AUTHENTIQUE

Un de mes amis ayant pris un sapsin, le cocher entame la conversation sur le sujet du jour.

— Ce baudit de Guillaume, si je l'tenais, j'vous jure qu'y passerait un mauvais quart d'heure! Tenez, mon cheval s'ap-

pelle Kaiser. J'y en fous des tournées, j'y en fous! Ah! la rosse, j'veux qu'elle en crève!

LE FLACON DU GENERAL

La bonne ville d'O... vient d'être mise en joie par une petite aventure arrivée à un général inspecteur.

Ce général avait envoyé son auto à la réparation.

La bagnole passa successivement à la mécanique, à la carrosserie, à la peinture et quand elle fut enfin ramenée chez son propriétaire, celui-ci s'aperçut qu'on lui avait subtilisé un flacon d'odeur resté dans une des poches de la voiture.

Son officier d'ordonnance sauta aussitôt sur le téléphone et signala le fait à tous les ateliers. On ouvrit une enquête, mais le flacon d'odeur demeura introuvable si bien que, furieux, le général consigna le quartier jusqu'à ce que le flacon d'odeur fût retrouvé.

En attendant, une nouvelle scie est née et les habitants d'O... n'oublient jamais de se demander quand ils se rencontrent :

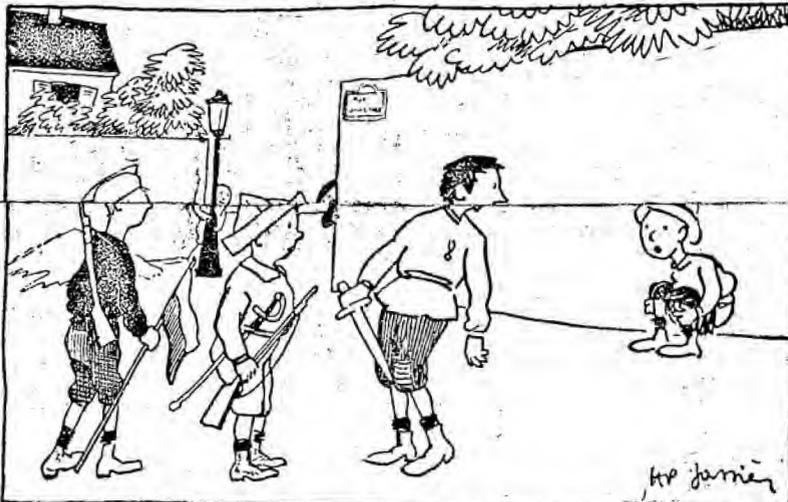
— As-tu vu le flacon d'odeur du général?

IL Y A BAISER ET BAISER

Il vient d'arriver une bien désagréable aventure à un curé parisien.

Récemment, une de ses pénitentes l'alla voir pour lui conter ses déboires conju-

LA PETITE GUERRE



— Moi, j'ai fait Joffre, toi, tu fais Castelnau. Les deux qui s'cachent, y font Guillaume II et Kronprinz...
— Et le p'tit meurtre qui fait?
Le p'tit même " — Tu l'vois bien! "

goux et le prêtre, dans un moment d'affectueuse pitié, déposa une chaste baiser sur le front de la belle désenchantée.

La dame qui ne pêche point par excès de discrétion s'empressa d'aller raconter la nouvelle à la ronde, ce qui suscita un petit scandale.

On prévint les autorités ecclésiastiques supérieures et celles-ci ouvrirent une enquête :

— Mon baiser, déclara le pasteur pour se justifier, fut celui d'un consolateur, un baiser purement spirituel.

— Je suis mariée, riposta la dame, et je connais fort bien la différence qu'il y a entre un baiser véritable et un baiser purement spirituel.

La question en est là et il paraît qu'un tribunal ecclésiastique se réunira prochainement pour trancher le différend...

Exigera-t-il une reconstitution de la scène du... crime?

PUBLICITE PITTORESQUE

Relevé, rue Notre-Dame-de-Lorette, à la devanture d'un cordonnier, cette suscription :

ENGLISH BOOT AND CO

Ce qui, en bon français, signifie tout simplement :

Chaussure anglaise et Cie.

Ce n'est plus là l'anglais tel qu'on le parle mais bien tel qu'on le chausse.

Avenue de Tourville, une crémière affiche un avis ainsi conçu :

Ce n'est pas la Maison qui augmente le prix de la marchandise, ce sont les producteurs.

Sans doute, les vaches vendent-elles leur lait plus cher maintenant?

LA MANIERE

La scène s'est passée dernièrement dans une grande caserne de D... Le capitaine passa en revue de nouvelles recrues et les questionna :

— Vous êtes content?... Et vous?... Là vous?...
— Oui, mon capitaine...
— Avez-vous touché du tabac?
— Oui, mon capitaine.
— Ça vous fait plaisir?
— Mon capitaine, je... je ne fume pas...
— Alors, qu'est-ce que vous faites de votre tabac?
— Mon capitaine, je le vends six sous...
— Comment! Savez-vous à quoi vous vous exposez?... Prison... Caporal, vous n'avez pas dit à vos hommes... Prison!... Théorie...
Après une formidable explosion de colère, le capitaine se retourna vers la « botte à tabac » et, calmé, lui dit :
— Voyons, vous n'êtes pas trop coupable. C'est vrai, c'est du nouveau pour vous. A votre place, voici comment je ferais. Vous avez bien un camarade qui fume?
— Oui, mon capitaine.
— Si vous étiez gentil avec ce camarade, vous lui donneriez ce paquet de tabac...
— Oui, mon capitaine...
— Alors, il se dirait : « Puisque mon camarade est gentil avec moi, je vais être gentil avec lui » et il vous donnerait six sous.

Il n'y a que deux journaux vraiment sérieux en France : c'est la Croix de Marnes, et le Canard Enchaîné.

Mgr AMULETTE, Archevêque de Paris.

Feuilleton du CANARD ENCHAÎNÉ (1)

S. A. I. LE KRONPRINZ

Dit : TÊTE DE PIPE

J'affirme sur l'honneur que S. A. I. et R. le Kronprinz, Frédéric-Guillaume pour les hommes, est un rigolo.

Parfaitement. Il s'est créé autour de cet aimable jeune homme une légende d'horreur que j'estime, pour ma part, tout à fait injustifiée.

Que S. A. I. et R. ait pris à tâche de maître copieusement à sac, partout où Elle passa, les châteaux de France qu'Elle daigna honorer de son auguste présence, cela ne saurait faire aucun doute pour un esprit véritablement impartial, mais, de là à prétendre que S. A. I. et R. pensait voir uniquement, dans ces pillages intensifs et successifs, une occasion commode de meubler à peu de frais ses appartements privés, cela ne me paraît pas procéder d'une observation rigoureusement historique.

A mon très humble avis, il ne faut distinguer, dans ce désir effréné de perturber les demeures abandonnées, qu'un aimable passe-temps d'humoriste.

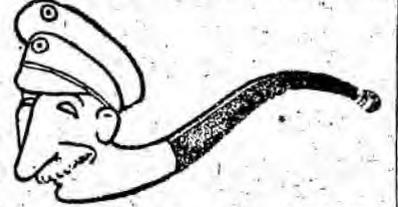
Humoriste, S. A. I. et R. le Kron-

prinz l'est, je vous le dis en vérité, jusqu'au bout de ses longues oreilles.

Ne décèle-t-elle pas un véritable humour, cette joyeuse manière de bouleverser les pièces d'un château, de placer les chandeliers dans le piano, les tableaux dans la cheminée et la pendule dans le coffre à bois?

Et si vous doutez encore que Frédéric-Guillaume soit un délicieux farceur, écoutez, je vous en prie, cette savoureuse histoire :

C'était le 1^{er} janvier 1915. Le général (2)



commandant le camp retranché de Verdun, qui eut naguère l'occasion de flan-

quer au premier fils de Guillaume II, lors de la bataille de la Marne, une mémorable raclée, se trouvait en inspection dans la zone des armées, lorsqu'on vint l'avertir qu'un parlementaire prussien demandait à lui parler.

Fort intrigué, le général fit comparaître devant lui l'officier boche qui lui tendit respectueusement une enveloppe de dimensions inusitées.

— Eh bien, savez-vous ce que contenait l'enveloppe?

Un portrait du Kronprinz!

Tout simplement.

Un portrait en pied, naturellement.

Dans l'angle de la photo, une dédicace : *A mon chevaleresque adversaire.*

Et, au-dessous, la signature : *Frédéric-Guillaume.*

Comment trouvez-vous la plaisanterie?

— Est-elle assez kolossale?

— Et sero-vez-vous convaincu, maintenant, que S. A. I. et R. est un aimable farceur?

Tout, d'ailleurs, dans sa manière d'être, et jusque dans sa tenue, démontre incontestablement le joyeux drille.

Nul n'ignore, en effet, que le propre d'un parfait humoriste soit d'adopter un aspect le plus lugubre qui soit.

Feu Sapck et feu Alphonse Allais, de bouffonne mémoire, semblaient toujours parés pour l'enterrement et je connais des auteurs gais qui ne paraîtraient pas déplacés dans une entreprise de pompes funèbres.

S. A. I. et R. Frédéric-Guillaume a poussé le souci du macabre extérieur jusqu'à parsemer son uniforme d'une débauche de tibias entrecroisés.

C'est là le comble de l'humour et de la saine gaieté.

Je parie un sac de pommes de terre



avec le camarade Sudokum qu'après la guerre S. A. I. et R. trouvera chez Medrano la bonne place qui lui revient de droit.

Je le vois très bien, dans un costume de clown tout parsemé de lûnes hilares, entrer en cabriolant sur la piste et crier à Messie Oguste, d'une voix de fausset tout à fait réjouissante : *Hé! Bonjour, messie Oguste! Vos allez bien, messie Oguste? Vos allez pûler avec mon, messie Oguste?*

H. DE LA VILLE-D'A.

(1) Extrait de la 1^{re} série du Canard Enchaîné.

(2) Le général Sarrail.

la Presse déchainée

DIFFERENCE

Dans le Figaro M. Alfred Capus décrète que les socialistes sont divisés en trois : les conscients, les demi-conscients et les inconscients.

Entre les inconscients et les conscients, un centre s'est formé qui n'est ni tout à fait conscient, ni tout à fait inconscient, ou à demi-inconscient.

Tandis que — chacun le sait — M. Alfred Capus et ses amis sont tout à fait conscients.

HABILETE POLICIERE

Notre confrère Paris-Midi a publié cette dépêche particulière — oh ! combien particulière ! :

Amsterdam, 24 septembre.

La direction générale de la loterie officielle de Hambourg a fait paraître récemment la liste des numéros gagnants sous le titre en français : « Liste générale des numéros gagnants ». La liste était publiée en allemand, en suédois, en français et en anglais. Toute la presse hambourgeoise est révoltée, paraît-il, de cette inconscience et de cette félonie.

On se demande comment les policiers hambourgeois ont été assez malins pour découvrir que certaines listes étaient en chiffres français et d'autres en chiffres allemands.

Faut-il qu'ils soient malins, les bougres !

ENFONCE, LE PEUPLIER !

Un beau titre dans le Matin du 16 septembre (4^e page) :

Sur le front d'Italie La Guerre sur les cimes des arbres A 3.000 mètres d'altitude

Voilà de fameux arbres !

SHOCKING !

Du Petit Echo de la Mode du 21 septembre, cette étrange petite correspondance :

Cherbourgaise. — Généralement, ils ne sont pas aussi développés, mais ceci ne vous empêche nullement de vous marier. Vous pourriez les décooler à l'eau oxygénée.

Qui ça : ils ???

Et plus loin :

Rondinella. — Quand on a le ver solitaire, on s'en aperçoit en examinant les matières où l'on trouve des rubans à motifs caractéristiques de ce ver. Il n'y a aucun rapport entre cette maladie et le mariage.

CHAUVE QUI PEUT !

Extrait de : Au delà des Ténèbres, le palpitant feuilleton de M. Jean de la Hire (Matin du 17 septembre) :

Cependant six hommes en uniforme vert et à boîtes molles, le crâne nu montrant les cheveux coupés ras...

Mais, Ponson du Terrail avait déjà écrit :

Ils avaient de grands cheveux coupés ras.

M. Jean de la Hire est un plagiaire.

PAROLES RASSURANTES

Le Journal du 23 septembre donne l'extrait suivant du discours prononcé récemment par lord Derby :

Toutes les nouvelles que nous recevons du front sont satisfaisantes et, bien que nous ne soyons pas encore près de la fin, il n'y a pas de doute que elle viendra.

Ça fait tout de même plaisir...

PETITE CORRESPONDANCE

L. 22. — Vous n'ignorez pas que les Boches ont un casque en cuir bouilli ? Eh bien, ils ne doivent pas d'autre bouillon que celui qui en provient.

D. S. — On l'appelle au Matin le bureau Manilla.

S. D. — Alors vous croyez qu'on devient sous-lieutenant aussi facilement ? Demandez à M. Tardieu qui n'est que capitaine.

L. N. — La formule c'est : « Sapeur ça n'a pas peur ». Mais Rostand a fait mieux.

R. 22. — Rien à faire pour votre ami, c'est promis à Henry Bordeaux. Et puis, s'il a du talent, c'est encore bien plus impossible.

B. S. — Si Cassier vous redoit sept sous, ça ne nous regarde pas.

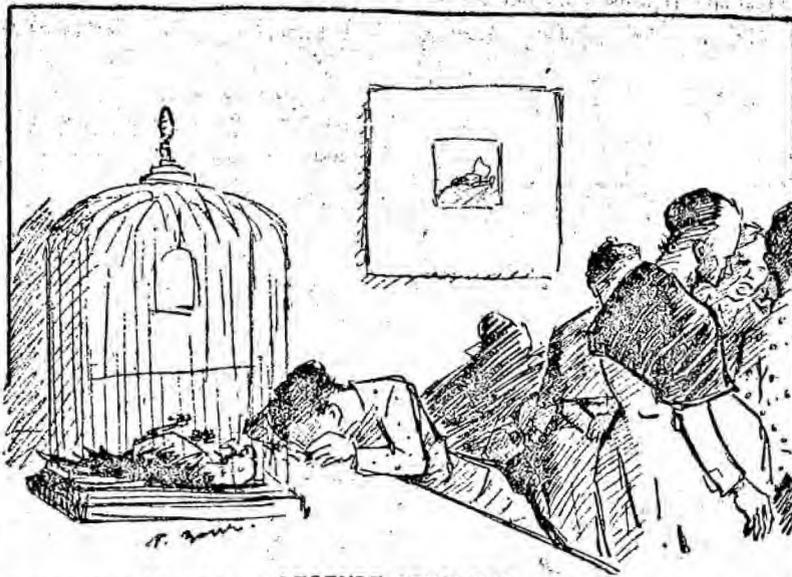
Un locataire inquiet. — Vous avez certainement tous les droits de votre côté, mais ce n'est pas une raison suffisante pour que vous ne soyez pas condamné.

Un Auxiliaire. — C'est clair, vous n'avez pas à repasser, mais il se peut fort bien que vous repassiez tout de même.

Un laïque indigné. — Vous devez certainement vous tromper. On ne pourrait citer un seul cas de pression religieuse à la charge des Dames de la Croix-Rouge.

Margot la Brune. — Quel que soit le nombre de vos amants mobilisés, vous n'avez droit qu'à une seule allocation.

LE PERROQUET MORT



LEGENDE CENSUREE

LES REFRAINS DE L'EMBUSQUÉ POT-POURRI (Et comment !)

Air : La Berceuse de Jocelyn.

Ah ! ne m'éveillez pas encore Pour me parler de cette guerre ! Moi, je n'suis pas un homme de sport, Les coups, ça n'est pas mon affaire. J'dors ! J'dors ! Le jour à peine a lui, J'roupille encor jusqu'à midi !

Air : Petite pouppée jolte.

La guerre, ça n'est pas un métier pour moi Et c'est bon pour ceux qui n'ont pas les C'est un sacré fourbi du diable, J'aim' mieux m'asseoir d'avant un bon Car moi qui ne suis qu'un petit embusqué C'existenc' là, j'pourrais pas vendurer, J'omettrai jamais la folie D'me sacrifier pour ma patrie !

Air : Cadet Roussel.

Monsieur Dalbiez est un meuchant ! (bis) Qui fait du foin au Parlement ! (bis) Aux embusqués veut fair' la chasse Et remet' chacun à sa place ! Ah ! Ah ! Ah ! oui, vraiment, Monsieur Dalbiez est un meuchant !

Air : A la Place Maub.

J'ai dégotté la bonne affaire, J'me tourn' les pouc' dans un dépôt ! Je n'en pince pas pour le flingot, J'suis pacifiqu' de ma nature, J'suis pas né pour les aven-tu-ures !

Air : Elle est épatant' cell' petit' femm' là.

Il est épatant c'monsieur Clemenceau ! Y voudrait qu'tout l'mond' s'fass' crever L'gouvernement devrait lui interdire D'continuer à écrire ! Si qu'on débusquait tous les embusqués, Qui qui resterait pour fair' des salés ? J'vous l'demande un peu. C'est pas lui, Car il est bien trop mûr !

Air : Moi, j'm'en fous !

Moi, j'm'en fous ! Je rest' tranquill'ment dans mon trou ! Cela peut bien durer des mois, Un an, ou deux, ou même trois ! Moi, j'm'en fous ! Je rest' tranquill'ment dans mon trou ! On peut bien se foutre des gnons, J'm'en fous, ça n'est pas mes oignons !

HENRY DE LA VILLE-D'AVRAY.

A TRAVERS LA PRESSE SÉRIEUSE

LAISSE MARINER L'HARENG SAURI

De Fantasio :

On fait une grande consommation de o-cultions familiares, destinées à exprimer soit qu'il faut prendre la vie sans amertume, soit que l'on exagère un brin. D'un côté, cependant que Faut pas s'en faire demeure indéradicable, A la gare ! a remplacé Merci pour la tangouste et Laisse flotter les rubans a remplacé A la gare ! De l'autre côté, Tu bouscules le pot de fleurs a envoyé Tu attiges la cabane retrouver au pays des vieilles lunes Tu cherres dans le camembert, Tu jardines et Tu chamboules.

Révétons la petite dernière. Elle ne le cède en rien à ses devancières. Elle n'a pas encore gagé Paris mais gageons qu'elle ne tardera point. Elle remporte au front et à l'arrière du front un succès qui fait bien présager de son avenir. La voici : Laisse marinier l'hareng saur ! Elle est, ainsi qu'il sied, expressive, alimentaire et populaire. (Remarque en passant qu'elle dit « l'hareng saur » avec le même mépris de l'orthographe que M. Pierre Loti écrivant La Hyène.)

Elle est due, paraît-il, à un cuisot. Celui-ci, avec la gravité que comporte sa fonction, préparait la confection du menu qu'il allait servir le lendemain à sa compagnie — harengs et haricots — quand un camarade vint lui glisser dans le tuyau de la poêle qu'il y avait « une petite pay-sanne un peu là » qui le demandait à la sortie du village.

— Bon Dieu ! fit le cuisot, je parie que c'est ma femme !

Et il laissa tomber la cuiller à pot. Il courait déjà.

— Mais le rata, mon vieux ! faisait l'autre, justement effrayé d'une absence qui pourrait n'être point courte.

— Je m'en fous ! Fais-le toi-même ! riposta le cuisot sans s'arrêter.

Pourtant, il eut un remords et l'instinct professionnel parla. Il cria de loin, en dernière recommandation :

— Laisse marinier l'hareng saur !

Il paraît que l'hareng saur marina longtemps. De là naquit l'expression. Espérons qu'il en naîtra aussi un petit Français.

AUTOS BLINDÉES

Du Carnet de la Semaine :

Il y a quelques jours, la Censure téléphonique à nos confrères de la presse pour leur recommander de ne point parler des autos blindées. Or, le lendemain, le Communiqué officiel des Anglais mentionnait en toutes lettres lesdites autos.

Anastasia ne put faire autrement que de laisser passer lesdites autos, sous peine de les voir forcer les portes de ses salons, comme de simples tranchées boches.

Mais quelle est donc la mentalité de M. Lebureau qui donne de pareilles consignes ?... Soyez persuadés qu'il se croit infiniment malin, beaucoup plus malin que feu M. La Palisse. Il se dit :

— Si j'arrête dans la presse les autos blindées, jamais les Allemands ne sauront que les Anglais s'en sont servis.

Ce à quoi un enfant de dix ans lui répondrait :

— O prince de l'intelligence, si les Anglais se servent d'autos blindées, les Allemands les ont vues vraisemblablement, puisqu'ils ont été culbutés par elles. A-tant échapper les canons et les mitrailleuses, et dire que nous n'avons d'autres armes, pour lutter contre les Boches, que des boulettes en papier mâché.

Il est vrai qu'on nous interdit de parler des gaz asphyxiants ; les Anglais seuls ont ce droit.

L'ORDONNANCE DU MÉDECIN

Du Cri de Paris :

Dans la jolie bourgade où plane l'ombre du grand les passions sont vives. Certains officiers alliés y résident. Ils ont juré de sceller étroitement l'amitié de leur nation avec la France. La grâce de nos exquises compatriotes les ravit et ils savent aussi que notre pays a besoin d'être repeuplé.

L'un de ces officiers, venu d'Orient, est parti dernièrement avec une toute jeune fille. Un autre, venu d'Extrême-Orient, fit connaître à une charmante ouvrière les mystères des raffinements exotiques. Elle en suffoqua de surprise, si bien qu'on appela un médecin. Le docteur découvrit aussitôt les raisons du malaise.

— Ce n'est rien, fit-il avec bonhomie, il suffit de continuer le traitement.

Notes que le Canard Enchaîné paraît LE MERCREDI

Ne pas confondre avec les négligables feuilles qui paraissent les autres jours de la semaine.

Le CARNET de la SEMAINE

organise un Concours des Auteurs du Front

DIX MILLE FRANCS de PRIX

Si vous voulez être tenus au courant des "Potins" et des dernières nouvelles de Paris,

LISEZ TOUS LES SAMEDIS

Le CARNET de la SEMAINE

25 centimes le Numéro

LE Couppier de la Presse

Lit Tout

JOURNAUX, REVUES et PUBLICATIONS DE TOUTE NATURE

Ch. DEMOGEOT, Directeur

21, Boulevard Montmartre — PARIS

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants

Les Livres qu'il faut lire :

(Eu Vente au CANARD ENCHAÎNÉ)

Victor SNELL

LE JARDIN DE MARRÉS

Prix : 2 francs

L'idée de Berthe

ROMAN

Prix : 3 francs

ZIBELINE

Prix : 2 francs

Lucien DESCAVES

LA Maison Anxieuse

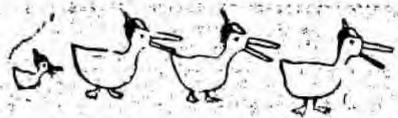
Prix : 1 fr. 75

Tous les Samedis :

Les HOMMES

du JOUR

Annales Politiques Sociales, Littéraires et Artistiques 25 Centimes le Numéro



LA CROIX DE LA LÉGIION D'ENFANTS

OU

Douze Enfants !...

C'est pas le Pérou !...

Monsieur Amédée Pourour, député de la Seine-Inférieure, a déposé un projet de loi tendant à décorer de la Légion d'Honneur, toutes les femmes ayant eu douze enfants.

(Les Journaux.)

Nous avons, en Seine-Inférieure, un député imbrogliant, dont la juteote supérieure a produit un projet ronflant. En contemplant les nombreux vides que la guerre a produits chez nous, un jour, il s'écria splendide : Douze enfants ! C'est pas le Pérou !

Quand il eut passé ce principe, Notre législateur normand Bourra tranquillement sa pipe, Et rédigea son monument. S'inspirant des auteurs notoires, D'Abraham, de Brieux, de Plou, Il dit : Travaillons pour ma gloire, Douze enfants ! C'est pas le Pérou !

Abraham était polygame, Mais la femme, en notre pays, N'admettrait point cet amalgame. Pour que les vieux soient obéis, Cherchons donc une autre binaise Qui pourra les contenter tous. Pour une famille française, Douze enfants ! C'est pas le Pérou !

Brieux, lui, s'adresse au grand monde Pour fabriquer des citoyens. Bazin s'adresse à tout le monde Sans s'embarasser des moyens. Faire des enfants, c'est facile. Même aux gens qui n'ont pas le sou ; Les nourrir, c'est plus difficile. Douze enfants ! C'est pas le Pérou !

On glorifie et on honore Des hommes plus ou moins savants, Je vais proposer qu'on décore La femme ayant eu douze enfants. Car il faut naître ou ne pas naître, Allons, femmes, résignez-vous A vous soumettre ou vous démettre. Douze enfants ! C'est pas le Pérou !

Dans ce projet si mirifique, Femmes, à vous tout le bonheur. Au point de vue honorifique, On pense à vous, y a pas d'erreur ! A ce projet, sans nul amalgame, Vous allez faire un succès fou. L'amour ! ce sera de la rage. Douze enfants ! C'est pas le Pérou !

Xavier GUILLEMIN.



Ne frappez jamais une femme avec une fleur. Prenez plutôt un solide bâton qui vous tienne bien en main.

Proverbe roumain.

La Victoire

REDACTEUR EN CHEF :

GUSTAVE HENERVE

RÉFLEXIONS D'UN SIMPLE PÉKIN

Cet article s'adresse aux neurasthéniques, aux froussards, aux Pères-la-Panique, aux fausses-couches, aux vieilles barbes, aux pacifistes délirants, aux constipés et aux eunuques, à tous ceux, enfin, qui n'ont pas encore compris, après plus de deux ans de guerre, que les excès de langage font tout bonnement le jeu de nos ennemis.

On a beau leur chanter sur tous les tons que la confiance dans notre Etat-Major est aussi nécessaire que la profusion des obus et que le mordant de nos poilus, ils se bouchent les oreilles, ils ne veulent rien entendre !

Le peuple, lui, avec son gros bon sens, a bien compris cela. Il n'y a pas besoin de sortir de l'Ecole Normale Supérieure pour comprendre que l'union fait la force.

Si nous ne sommes pas d'accord, comment flanquerons-nous à l'adversaire la magistrale raclée qui fera son bonheur ?

Parfaitement, son bonheur. Le meilleur travail de nos baïonnettes sera de débarrasser les Boches de leur ignoble vermine : le pou militariste et le morpion Hohenzollern !

Seulement, pour cela, il est nécessaire que la concorde règne parmi toutes les classes du peuple français. Que messieurs les journalistes commencent !

Ne faisons que des critiques justifiées, c'est-à-dire des critiques qui traduisent le sentiment public. La voix du peuple, c'est la voix de Dieu. Voile-toi la face, Sixte-Quenin !

Quant à moi, voici comment je m'y prends pour faire mon article. Après-midi, je stationne un bon quart d'heure devant le communiqué affiché par le *Matin*. Je me mêle aux braves gens qui sont là, et j'écoute. Je suis de même dans le métro, à l'apéritif, au restaurant.

C'est bien le diable si, à dix-sept heures, je n'ai pas découvert, dans l'opinion publique, un conseil au gouvernement, qui est dans l'air.

Je m'en empare. L'article est fait ! Et cet article, né de la pensée de tout le monde, il n'y a plus qu'à l'écrire dans le style de tout le monde.

Exemple : j'entends dire, chez le coiffeur, que, si les Japonais nous envoyaient trois corps d'armée, cela don-

nerait un sérieux coup de main aux poilus de Verdun. Bravo !

Je rentre chez moi. Je développe cet excellent sujet sur ce ton de bonhomie et de jovialité qui plaît au populo. Et pour lui donner le « cachet », j'indique à Briand comment un habile homme doit s'y prendre pour amener des troupes de Tokio à Marseille, le nombre de transports nécessaires, l'utilité des contre-torpilleurs. Puis, je fournis l'itinéraire : Singapour, Ceylan, Aden, Djibouti, Port-Saïd, etc.

Ça ne fait de mal à personne et le peuple est satisfait. Ce n'est pas plus malin que ça !

Voilà comment je suis devenu le Francisque Sarcey de la presse politique pendant la guerre.

Maintenant que mes confrères connaissent le truc, je pense qu'ils sauront le mettre à profit. Cela vaudra mieux que d'incoculer au public de flâneurs laus sur l'inviolabilité des fronts ou de blaguer les stratèges en chambre, dont je ne rougis pas d'être le plus bel échantillon.

Et maintenant, assez de littérature. La parole est aux actes !

Ohé ! les poilus ! Encore un petit effort !

Et en avant pour la France !
On les aura !

Gustave HENERVE.

LE POINT DE VUE DU FUMISTE

Il y a des neurasthéniques qui vous disent : « La guerre c'est ci... » « La guerre c'est ça... »

Je demande la parole :

Ces gens-là ne savent pas de quoi ils parlent. Mais, moi je le sais, parce que je connais beaucoup de gens qui ont été à Salonique. A mon point de vue spécial, la présente guerre est toute autre chose.

Il y avait l'épine bulgare. Bon. Qu'en a-t-on fait ?

Les Hongrois l'ont enfoncée dans le derrière des Autrichiens.

Il y a l'épine grecque. Tant mieux ! On l'enfoncera dans le derrière des Bulgares.

Voilà une manière de voir les choses, et je crois que c'est la bonne.

Nicolas, fumiste.

PEUT-ON LE DIRE ?

Peut-on dire que le cuisot de la 6^e du 3 du...^e régiment d'infanterie, secteur... est incapable de réussir le bœuf bourgeoise ? Peut-on dire qu'il serait temps de songer à l'utilisation des compétences ?

Peut-on dire que les ont vraiment s'il faut de la danse du ventre ?

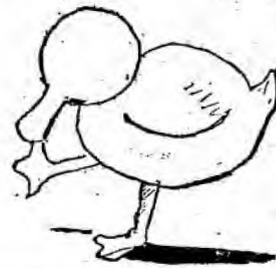
Peut-on dire que nous ne pouvons pas dire tout ce que nous voudrions dire ; car, si nous voulions le dire, on ne peut pas dire à quel point on nous empêcherait de le dire ?

Les Idées Mères

par LYSIS.

Quand le socialisme devint marxiste, on le baptisa de scientifique et l'on tint pour certain qu'il était sorti de l'ère de l'utopie pour entrer dans celle de l'observation exacte et de mes plats de nouilles journalières qui, s'appuyant sur des lois naturelles rigoureusement constatées et présentant la même certitude que la physique et la chimie, devaient marcher en avant ou en arrière avec l'élan d'une vérité sincère au début, qui dévia par la suite, dans cette période naïve où les jeunes étudiants y brûlaient leur raison et dont à laquelle, comme les papillons flambent leurs ailes à la chandelle, les souvenirs éveillent un attendrissement, parce qu'il est toujours beau d'être croyant ou enthousiaste et que, pourtant, on ne peut remuer bien longtemps sans éprouver un sentiment inverse et sans en venir à la conclusion que s'il y a des procédés variés pour en finir avec un peuple, le moyen de le tuer le plus sûr de tous est encore de lui inoculer de fausses idées et de lui faire le poil au moyen des rasoirs que la Providence vous a mis en main et dont le fil s'ébrèche à celui des jours.

LYSIS.



Les petits propos de l'Embusqué

Quant on lui dit : T'as pas honte d'être embusqué ? il répond tranquillement : Qu'est-ce que tu veux ? Des embusqués il y en aura toujours. Alors, pas ? autant moi qu'un autre !

Quand il lit sur le communiqué la phrase bien connue : Rien de nouveau sur le front, il dit, en haussant les épaules : Alors, qu'est-ce qu'ils foutent, là-haut ?

Lorsqu'on parle devant lui des formidables hécatombes occasionnées par la guerre, il dit, d'un air de résignation-impayable : On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, ou bien : C'est horrible, oui, mais il le faut.

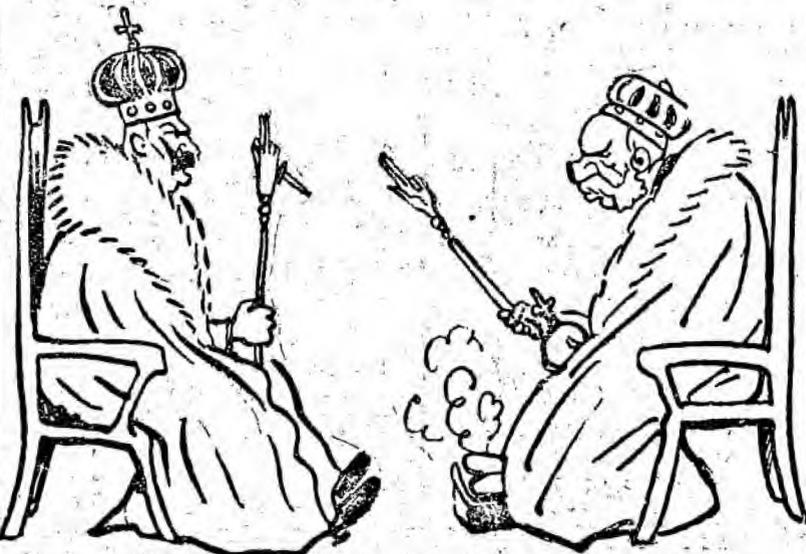
Lorsque quelque pessimiste se plaint, devant lui, de la longueur de la guerre, il dit : Patience ! Patience ! nous les aurons, ou bien : Devrait-on y mettre dix ans, vingt ans, trente ans, il ne faut pas qu'il reste un Boche sur la terre.

Quand on lui demande ce qu'il ferait s'il était le généralissime, il dit : C'est bien simple, je sacrifierais cinq cent mille hommes, mais je passerais !

Lorsqu'on a le malheur de le traiter d'embusqué, il répond fièrement : Monsieur, j'ai deux frères dans les tranchées ! Pouvez-vous en dire autant ?

H. DE LA VILLE-D'A.

LES DEUX KAISERS



— Guillaume ?
— François ?
— J'entends craquer le bois !
— Moi aussi !...
— Nous pourrions bien être débusqués !

PETITES ANNONCES

ON demande poste dangereux pour publiciste ayant vif désir de mettre ses théories en pratique. S'adresser à M. Léon D., Chaussée-d'Antin.

ON achèterait un bon prix, un stock d'âmes sérieuses. Faire offres à M. Alfred Capus, au Figaro, rue Drouot.

A VENDRE, grand choix de képis ayant été portés par soldats du front. 10 fr. pièce. Avec tron de balle, 15 fr. Recommandé à MM. les Embusqués.

LE mets du poilu : Jambon, pâté de foie, nouet, turbot, salades, fromages en tubes portatifs. En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

CRUELLE, ayant eu malheurs, épouserait tout poilu par précaution. Ecrire : E. C. R., Josephine, bureau 1081.

JE NE homme, réformé, épouserait jeune femme, même condition, Popufl, rue de la Glacière, 21.

L'U, vilaine petite meuchante, pourquoi pas être venue dans petit nid ? L'ai attendue toute la journée. Je passe à main conseil de révision. Aurais gros litéro à ma fatigue pour réveiller palpitations de cœur. Charles attend.

FOUR cause maladie, Docteur céderait cabinet net médical. A. G. poste restante, bureau 312.

SUISSE, connais, bien les braves, d'un place dans, famille bourgeoise. 11 rue métro 2049.